questions de communication

Questions de communication

24 | 2013
Renouvellement des mises en scène télévisuelles de la politique

Paul GHILS, *Le langage est-il logique ? De la raison universelle aux diversités culturelles*

Paris/Louvain-la-Neuve, Éd. L'Harmattan/Academia, 2012, 158 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8728
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8728
ISSN : 2259-8901

Éditeur
Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée
Date de publication : 31 décembre 2013
Pagination : 228-229
ISBN : 978-2-8143-0182-5
ISSN : 1633-5961

Référence électronique
Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Paul GHILS, *Le langage est-il logique ? De la raison universelle aux diversités culturelles* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8728 ; DOI : https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8728

Tous droits réservés

gallo-romane et montre que, derrière le fort contraste de ses représentations épilinguistiques, le breton reste toujours le modèle d'une langue populaire qu'il faut soit mépriser, soit exalter.

Mais il est des langues de France parlées hors du territoire métropolitain. Ainsi les parlers de Guyane et de Nouvelle-Calédonie sont-ils les objets d'étude de Michel Launey (pp. 129-140) et de Claire Moyse-Faurie (pp. 141-152). Dans le cas de la Guyane, l'auteur souligne les relations ambiguës et complexes ayant opposé ou rapproché sur le territoire les linguistes de terrain et l'institution scolaire ; dans le second cas, c'est la langue haméa qui est explorée alors qu'elle est à la fois réduite à une aire géographique de plus en plus petite et victime du danger de la colonisation qui a fragilisé tous les savoirs traditionnels et, conséquemment, le vocabulaire attaché, tandis que « les langues kanak sont, avec le français, des langues d'enseignement et de culture en Nouvelle-Calédonie » (p. 152). L'avant-dernier article, de Kamal Naït-Zerrad, « Le berbère, l'aménagement linguistique et les linguistes » (pp. 153-159) montre le statut différent des langues berbères selon les pays dans lesquels elles se déploient. Pour lutter contre l'absence de prise en charge de ces langues par les institutions et l'intrusion par les médias de la langue dominante dans les foyers, le rôle des linguistes est primordial, mais leurs possibilités de travail sont aujourd'hui fortement limitées par l'insécurité politique et djihadiste. Enfin, dans une contribution quelque peu marginale par rapport à l'ensemble, Agnès Millet et Isabelle Estève (pp. 161-175) abordent la question de la langue des signes et, face aux dangers qui menacent sa stabilité, les auteures suggèrent de ne pas diaboliser, ni béatifier, ni sanctuariser la langue des signes française (LSF) afin de « la proposer aux enfants sourds comme une ressource à disposition parmi d'autres » (p. 174).

Avec le volume, la DGLFLF propose quelques éléments de réflexion enrichissant la question des langues en danger. Toutefois, dans l'ensemble, on reprochera à ces contributions de s'intéresser plus au statut des langues qu'à leur véritable nature, d'où l'impression de toujours rester un peu à la surface des choses en dépit d'informations quantifiées abondantes. Mais n'est-ce pas finalement le destin de ces travaux qui s'inscrivent dans le cadre de l'étude des langues de France, toujours placées dans le sigle même de l'institution qui les sauvegarde, comme un écho affaibli de la langue française ?

Jacques-Philippe Saint-Gerand
CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Paul Ghils, *Le langage est-il logique ? De la raison universelle aux diversités culturelles.*
Paris/Louvain-la-Neuve, Éd. L'Harmattan/Academia, 2012, 158 p.

Quiconque a été sensible aux sketches désopilants et pourtant si profonds de Raymond Devos est à même de répondre à la question posée par le titre du présent ouvrage. La conversion du langage en discours fait constamment apparaître les deux faces de ce Janus éternel : d'une part, une logique implacable et, d'autre part, une flagrante tentation de pencher vers la déraison. Cependant, Paul Ghils aborde évidement la question d'un point de vue éminemment plus sérieux et circonstancié que l'humoriste. Et pour cela, il dispose d'une érudition, probablement quelque peu déconcertante pour un public d'honnêtes gens du XXIe siècle, qui lui permet de maîtriser aussi bien les faits de culture chinoise que ceux des civilisations indo-gangétiques, ou du Moyen-Orient, en parallèle avec les origines sanscroutanes, comme on disait encore au début du XIXe siècle, de notre culture indo-européenne. Le propos de l'auteur est clair dans son principe et l'architecture du volume rend parfaitement compte de son objectif démonstratif. Il s'agit de valider l'hypothèse selon laquelle, en Occident, le langage et la logique – de même origine, mais diversement conçus par Héraclite et Aristote – ont été au fondement de représentations du monde souvent antonymiques. Il n'est que de se rappeler la vieille opposition de l'esprit de finesse et de celui de géométrie, alors que ces deux esprits se développent finalement dans un même espace qui est celui du langage, le langage naturel d'une part, celui symbolique de l'autre, tandis que la rationalité gouverne autant l'un et l'autre. Or, ces représentations opposées que livrent l'objectivité scientifique et le monde perçu, vécu et agi par le sujet, ont toutes l'ambition d'atteindre à la réalité d'une vérité que le langage et les langues ont pour responsabilité d'énoncer. Dans ces conditions, qu'en est-il du statut de l'humain et des cultures qui l'ensorcellent par la prégnance de leurs structures ?

Une première partie de sept chapitres, « Parler et penser, hier et aujourd'hui » (pp. 29-89) propose une vision panoramique et panchronique du rapport de l'activité de parole à celle de penser. Tandis que les habitudes culturelles indo-européennes penchent plutôt vers un binarisme manichéen, Gustave Guillaume, l'un des premiers, envisageait des schèmes ternaires. Parcourant la voie chinoise, les développements observés au Moyen-Orient et les dialogiques extra-européennes, Paul Ghils propose une réflexion sur la

place de la philosophie dans ces différents univers de langage, dont il ressort – de son point de vue – que celle-ci reste et est restée toujours inféodée à la théologie, aux sciences contemporaines, ou, pire encore, à des « impératifs financiers ou politiques » (p. 88). Ce qui a fortement contribué à sa décrédibilisation comme mode d'approche de la vérité.

La seconde partie de l'ouvrage (pp. 91-142) envisage la question de la priorité du langage et d'une rationalité universelle. L'auteur y aborde de front la question de la rupture radicale que Ludwig Wittgenstein opère dans l'épistémologie du langage avec la publication posthume en 1953 des *Investigations philosophiques* qui dissocie l'expression des connaissances et les concepts scientifiques qu'elle désigne, d'où une conception désormais dynamique des « jeux de langage » par lesquels s'organise la vie de l'être au monde. En développant cette idée à travers l'étude des paradoxes des linguistes et des transformations de la logique, Paul Ghils met en évidence ce qu'il nomme le flou de la vérité – dépendante des points de vue sous lesquels on l'envisage – et la vérité du contradictoire – le « formalisme indécidable » du langage poétique selon Julia Kristeva (« Du sujet en linguistique », *Langages*, 24, 1971, pp 107-126). On pourrait considérer cette aporie comme le point indépassable de toute réflexion philosophique sur le langage et de tout discours s'essayant à la philosophie, tant les rapports du pensable au pensé sont inextricables dans l'acte de penser quoique conditionnés par les possibilités sémiotiques de chaque langue. Paul Ghils choisit une voie intermédiaire qui permet de concilier « la recherche d'une réalité objective dont la science ne fait plus un absolu » et « la subjectivité plurielle » (p. 140) qu'assument les individus et les cultures et plaide en faveur d'un « monde intermédiaire » régi par la dialectique perverse de la communication/incommunication qui tend de plus en plus à dominer le monde. Chacun jugera de la validité de cette thèse en fonction de ses propres intérêts, mais l'on s'accordera au moins à reconnaître à l'ouvrage de Paul Ghils une hauteur de vue dont témoigne à coup sûr l'index des auteurs cités (272 noms en 149 pages) qui balaie et balise tout cet univers de réflexion d'Abraham Aboulafia à Zhuang Zi en passant par Sylvain Auroux, Confucius, Boris Cyrulnik, Jean Guénolé, Louis Marie Daniélou, Albert Einstein, Roger Frison-Roche, Ferdinand Gonseth, Héraclite, Michel Maffesoli, Ménon, Thierry de Montbrial, Alexis Prigogine, Philippe Solers, et bien d'autres...

Jacques-Philippe Saint-Gerand
CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Ida Hekma, Raphaël Micheli, Alain Rabatel, coords, « Modes de sémiotisation et fonctions argumentatives des émotions », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, 35.
2013, 200 p.

La 35e livraison de la revue *Semen* est consacrée à l'étude du discours émotionné en lien avec la question de l'argumentativité. Elle met en valeur une partie des débats qui ont eu lieu lors des deux journées d'étude sur la question de « l'émotion argumentée », les 6 et 7 septembre 2012, à l'université Claude Bernard Lyon 1 organisées par Ida Hekmat (Interactions, corpus, apprentissages, représentations, université Lumière Lyon 2), Raphaël Micheli (université de Lausanne) et Alain Rabatel (Interactions, corpus, apprentissages, représentations, université Claude Bernard Lyon 1). L'ensemble des travaux traitant particulièrement des émotions argumentées dans les médias a fait l'objet d'une publication parallèle dans la revue *Le discours et la langue* (Ida Hekmat, Raphaël Micheli, Alain Rabatel, coords, « Les émotions argumentées dans les médias », *Le discours et la langue. Revue de linguistique française et d'analyse du discours*, t. 4.1, 2013). À travers cette livraison, les contributeurs tentent de répondre à un double problème essentiel en sciences du langage : celui de l'observabilité des émotions dans le discours et celui de l'interpénétration de celles-ci dans la construction d'une argumentation.

Les émotions, tant positives que négatives, traversent le discours. Leur gestion est difficile : parfois inconsciente, souvent à construire. User du *pathos* pour persuader est une méthode usuelle décrite depuis la rhétorique aristotélicienne. Les émotions font douter la raison. Les affects sont des outils essentiels pour convaincre. Pour Christian Plantin (« Sans démontrer ni (s')émouvoir », *in* : Michel Meyer, coord., *Perelman. Le renouveau de la rhétorique*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, pp. 65-80), il est essentiel de les prendre en compte dans la situation de parole, qu'elles soient associées à la personne de l'orateur (*ethos*) ou que les émotions soient créées et maniées au fil du discours (*pathos*). Toujours selon le même auteur, les émotions sont les grandes absentes des travaux qui marquent la refondation moderne de l'argumentation en tant que discipline. Le collectif contribue à combler ce manque et se situe dans la lignée de travaux récents inspirés de l'analyse de situations argumentatives authentiques (Christian Plantin, Marianne Doury, Véronique Traverso, éds, *Les émotions dans les interactions*, Lyon, Presses universitaires de Lyon,